

PIERRE-LUC LANDRY

Synthèse de la recherche sur la construction du discours sur le contemporain – volet DOLQ et Histoire du Québec contemporain

Bilan des réalisations – août 2009

Lectures critiques

Tentative : cerner le discours sur la construction du contemporain en littérature québécoise

Bibliographie :

- *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome IV, Introduction*
- *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome V, Introduction*
- *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome VI, Introduction*
- *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome VII, Introduction*
- *Histoire du Québec contemporain, Tome II, Troisième partie*

(Note : on peut consulter les ouvrages en question en cliquant sur les liens concernés sur la page d'accueil du wiki.)

Ma synthèse sur le sujet se déclinera en cinq points :

1. Périodisation du contemporain ;
2. La fin de quelque chose : le contemporain dans les œuvres ;
3. Le roman comme genre de prédilection ;
4. Redéfinir l'adjectif « québécois » à la lumière d'une nouvelle réalité ;
5. Perspectives globales, ou, le contemporain comme phénomène mondial.

1. Périodisation du contemporain

D'instinct, on a tendance à faire commencer le contemporain en 1980. Il semblerait que cette périodisation instinctive soit justifiée : le discours critique ne précise pas de date exacte, mais on constate la fin d'une époque, le début de quelque chose de nouveau, un point de rupture, à partir des années 1980.

Le *DOLQ* insiste très légèrement sur le référendum de 1980. Le vocabulaire employé par les auteurs de l'*Histoire du Québec contemporain* est, quant à lui, sans équivoque : 1980 marque le début d'une nouvelle période dans l'histoire du Québec. Le passage de l'époque précédente à celle-ci n'est pas attribué à la seule défaite du oui au référendum de 1980, mais à d'autres facteurs qui seraient probablement plus symptomatiques du début du contemporain. On pense ici à la dépression économique de 1981-1982, à la remise en question de l'État-providence et à une

certaine rupture idéologique qui « tient à divers facteurs, parmi lesquels la récession économique de 1981-1982 et le vieillissement de la génération du *baby boom* jouent sans doute un rôle important. » (*Histoire du Québec contemporain*, Tome II, p. 687)

2. La fin de quelque chose : le contemporain dans les œuvres

Le *DOLQ* affirme qu'il n'y a pas de changement majeur dans le contenu des œuvres parues après 1980 : « il n'y a pas de coupure sensible entre les romans publiés à la fin des années 1970 et ceux qui paraissent à la suite du Référendum de 1980, soit de 1981 à 1985 inclusivement » (*DOLQ*, Tome VII, p. XIX). Toutefois, on constate que, si les thèmes sont sensiblement les mêmes, les œuvres n'expriment plus de ruptures comme le faisaient celles de la période précédente. Il s'agissait de ruptures avec la famille, avec la religion ou encore avec le système d'éducation. Cet aspect n'est pas présent de façon significative dans les œuvres de la période contemporaine.

On assiste, après 1970, au désengagement des artistes. Les auteurs de l'*Histoire du Québec contemporain* insistent sur ce point :

Enfin, on note une évolution sensible en ce qui concerne les rôles et les positions politiques ou idéologiques que les intellectuels et les artistes ont tendance à assumer. Jusqu'au tournant des années 1970 environ, ils se voient et sont vus comme des contestataires. Ils militent dans les mouvements d'opposition, les syndicats, les groupes indépendantistes ou marxistes ; ils critiquent ouvertement les institutions ; et ils cherchent volontiers à donner à leurs œuvres une portée subversive. Les écrivains de *Parti pris* (1963-1968), les peintres et les sculpteurs adeptes de la démocratisation de l'art, les comédiens œuvrant dans les troupes de quartier ou d'usines en sont des exemples. D'ailleurs, certains d'entre eux inquiètent les autorités, au point d'être appréhendés lors des événements d'octobre 1970. Par la suite, toutefois, cette attitude s'atténue, pour faire place progressivement à une forme de désengagement et de repli sur la spécialisation. De plus en plus, les créateurs délaissent les luttes socio-politiques et se préoccupent strictement de questions esthétiques ou professionnelles. (*Histoire du Québec contemporain*, T. II, p. 775)

Le *DOLQ* note la même tendance en affirmant qu'on assiste, lors de la période qui nous intéresse, à un passage de la collectivité à l'individualité. Les « idéologies du moi » (*Histoire du Québec contemporain*, T. II, p. 687) semblent marquer les années 1980, tout comme la littérature issue de cette décennie. Les thèmes sont individualistes, on se préoccupe davantage de soi que de la collectivité, etc. Ce courant plutôt hédoniste n'est pas exclusif à la littérature, mais celle-ci n'y échappe pas.

Sur un autre ordre d'idées, on a dorénavant conscience que la littérature n'a plus l'impact qu'elle avait avant, elle n'occupe plus la place de choix qui lui était réservée dans la société des années 1960 ; son âge d'or est bel et bien terminé : « En somme, à aucune autre époque [les années 1960] peut-être la littérature et les écrivains n'auront occupé une position aussi centrale dans la vie culturelle du Québec ni n'auront joui d'un tel rayonnement. Par eux passent directement les débats, les prises de conscience, les inquiétudes et les attentes qui définissent l'esprit des nouvelles élites cultivées. » (*Histoire du Québec contemporain*, Tome II, p. 780)

3. Le roman comme genre de prédilection

Le phénomène n'est pas exclusif à 1980, il prend plutôt ses aises dès les années 1970, mais force est de constater que le roman devient véritablement le genre de prédilection, détrônant ainsi la poésie : « Si l'on tient compte à la fois du nombre de titres publiés, des tirages et de la réception accordée par la critique et le public, le roman devient, au cours des années 1970, le genre littéraire majeur. Il prend ainsi une position qui, depuis les années 1950 et jusqu'au milieu de la décennie 1960 environ, a appartenu plutôt à la poésie. » (*Histoire du Québec contemporain*, T. II, p. 786) On remarque aussi, pour la période commençant en 1980, que les grandes sagas en plusieurs tomes et les romans historiques occupent de plus en plus d'espace dans le portrait global; même : les livres les plus populaires sont souvent imposants en raison de leur nombre élevé de pages (*DOLQ*, Tome VII, p. XX). Le récit bref explose aussi durant cette période : des maisons d'éditions et des revues spécialisées sont fondées et se consacrent exclusivement (ou presque exclusivement) à la nouvelle. On parle aussi de narration postmoderne. Le *DOLQ* s'y frotte, sans toutefois expliquer vraiment ce qu'il entend par « postmoderne ». Il y est question d'hybridation, d'œuvres protéiformes, de voix narratives multiples, de mélange des genres, de réflexion sur l'écriture et de pratiques intertextuelles (*DOLQ*, Tome VII, p. XXVI-XXVII).

4. Redéfinir l'adjectif « québécois » à la lumière d'une nouvelle réalité

Au Québec, la prise de conscience la réalité multiethnique est plutôt tardive, affirment les auteurs de l'*Histoire du Québec contemporain* :

Au gouvernement du Québec, la prise de conscience est beaucoup plus tardive. Centrées sur la promotion des Canadiens français et la francisation de la société, les politiques font peu de place aux minorités, dont on voudrait simplement forcer l'intégration à la majorité francophone. Le vent tourne cependant à l'orée des années 1980. La transformation, en 1981, du ministère de l'Immigration en ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration ainsi que l'adoption de programmes d'aide aux divers groupes ethniques marquent la reconnaissance politique de leur apport à la société québécoise.

La prise de conscience de la richesse que représente la diversité ethnique du Québec s'élabore graduellement au cours de la période. (*Histoire du Québec contemporain*, Tome II, p. 592)

Cette nouvelle réalité – à tout le moins la prise de conscience de cette réalité – amènera inévitablement à redéfinir la portée de l’adjectif « québécois » : à qui s’adresse-t-il ? qu’inclut-il ? qu’exclut-il ? etc. Ce questionnement est bon pour l’ensemble de la société, notamment la littérature. Qu’est-ce que la littérature québécoise ? se demande-t-on désormais que des poètes, dramaturges et romanciers migrants publient en français au Québec. Le *DOLQ* rend bien compte de cette nouvelle réalité propre à la littérature de la période contemporaine :

À l’inverse, il faut remarquer que des poètes migrants qui ont choisi le Québec commencent à développer une prise de parole qui questionne à la fois le sens même de leur exil [...], ou la problématique identitaire québécoise, mais surtout celle qui les concerne au premier chef. Que ces poètes viennent d’Haïti, d’Égypte ou d’Italie, les questions restent les mêmes et les réponses aussi flottantes que provisoires : Jean Jonassaint, Serge Legagneur, Anthony Phelps ou Fulvio Caccia ont ouvert la voie à une remise en question de l’identité québécoise qui ne touche plus uniquement ceux et celles qui ont émigré au Québec, mais aussi les Québécois et les Québécoises qui sont appelés à prendre conscience de leur relation identitaire avec les nouveaux arrivants. Cette littérature migrante, comme certains la désignent, regroupe aussi bien ceux qui écrivent de la poésie que du roman, du théâtre ou de l’essai. Peu importe la manière de désigner cette littérature, ce qui ressort avec force de quelques recueils, c’est la mise en place d’un discours qui ébranle les fondements mêmes de la poésie québécoise, voire de la littérature. En effet, qui pourra-t-on dorénavant désigner par “poète québécois” et qu’appellera-t-on “poésie québécoise” ? La question demeure et ne trouvera peut-être jamais une réponse satisfaisante aux yeux de diverses communautés qui composent dorénavant la population du Québec. (*DOLQ*, Tome VII, p. XXXIV)

5. Perspectives globales, ou, le contemporain comme phénomène mondial

Le contemporain n’est pas une exclusivité québécoise. À première vue, cette phrase peut sembler un peu inutile, en raison de son évidence, mais il est important de le rappeler, il me semble. Dans ma quête de spécificités pouvant aider à définir le contemporain en littérature québécoise, j’ai oublié l’impact de la globalisation sur toutes les sphères de la société. L’ère contemporaine débute plus ou moins en 1980, selon la société, et pour différentes raisons, mais dont certaines sont globales, mondialisation oblige : la dépression économique de 1981-1982, le vieillissement de la population, la dénatalité des sociétés occidentales, etc. Ces facteurs sont peut-être, à première vue, un peu trop éloignés de la littérature, mais un changement sociétal ne peut pas être sans influence sur la production littéraire de cette société.

Il me semble alors qu'on peut faire débiter la période contemporaine en 1980 au Québec, en raison notamment de la remise en question des acquis de la Révolution tranquille, du désabusement collectif résultant de la défaite du oui au référendum de 1980, de la prise de conscience de la diversité ethnique de la société, etc., mais aussi à cause de phénomènes plus globaux, à saveur internationale. Les auteurs de *l'Histoire du Québec contemporain* insistent d'ailleurs beaucoup sur le rôle de la crise économique de 1981-1982.

La littérature québécoise contemporaine n'est pas une copie de la littérature française contemporaine, on le constatera en comparant mes conclusions à celles des assistantEs qui travaillent la question du côté français. Toutefois, au-delà de leurs spécificités et différences, il n'en reste pas moins qu'elles s'inscrivent tous les deux dans un monde de plus en plus globalisé, sensible aux mêmes phénomènes et événements.

Voilà la conclusion à laquelle j'aboutis.

→ Sur le sujet : travail entamé

J'ai commencé une petite recherche concernant le point de vue institutionnel sur la question du contemporain. Jusqu'à maintenant, mes lectures ne me permettent pas de m'avancer sur le sujet. J'ai dépouillé le document intitulé *État des lieux du livre et des bibliothèques* produit par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec en 2004 (on peut d'ailleurs consulter les citations les plus importantes sur le wiki). En ce moment, ce qui émerge de cette lecture, c'est que 2004-2005 consiste en un moment charnière selon l'organisme gouvernemental. Les façons de faire dans le domaine du livre sont appelées à changer et le document constitue donc un bilan de la période précédente. Reste à voir ce qui émergera du prochain *État des lieux*.

Sinon, je projette la lecture d'autres documents. Par exemple :

- Ignace Cau, *L'édition au Québec de 1960 à 1977*;
- Denis Vaugeois, *L'amour du livre. L'édition au Québec, ses petits secrets et ses mystères*;
- André Vanasse, « Portrait de l'industrie du livre », *Lettres québécoises*, n° 103, automne 2001.
- *À rayons ouverts (Chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec)*, n° 77, automne 2008;
- Etc.

ANNEXE 1

Notes pour une synthèse : lecture critique des introductions du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tomes IV, V, VI et VII (1960-1985)

**

Construction du contemporain dans le discours critique au Québec

**

Découpage de la période :

- Celui de la période 1960-1969 est très affirmé : « Le découpage de la décennie 1960-1970 peut assez facilement faire l'objet d'un large consensus sans qu'il soit nécessaire d'argumenter longtemps. La période commence avec la mort de Maurice Duplessis (septembre 1959) et se termine par la Crise d'octobre 1970. » (IV, p. XI)

- Aucune autre période traitée par le DOLQ ne fait l'objet d'un découpage aussi clair. En outre, il n'en est même pas question dans les autres introductions, on parle de la période en question, oui, mais sans la justifier. Il semble que le découpage par tranches de cinq ans s'est imposé de lui-même, sans qu'on ait à le justifier de quelque façon que ce soit. Il n'y a pas de tentative de nommer la période, ni de la baliser avec des événements, des objets culturels ou des personnages importants. Ce qui ne nous aide pas vraiment à saisir ce qui peut ou pas définir la période contemporaine. Il faut chercher ailleurs.

Pas de coupure avec la période précédente dans la littérature narrative :

- On affirme d'entrée de jeu dans le tome VII « qu'il n'y a pas de coupure sensible entre les romans publiés à la fin des années 1970 et ceux qui paraissent à la suite du Référendum de 1980, soit de 1981 à 1985 inclusivement » (VII, p. XIX).

- Les thèmes semblent aussi être les mêmes. On retiendra toutefois que, en ce qui concerne la période précédente, les œuvres narratives exprimaient des « ruptures : avec la famille et avec la religion qui ne cessent d'être contestées, tout comme le système d'éducation, en particulier dans les œuvres tournées vers le passé et qui ressemblent à des autobiographies. » (VI, p. XVI) Pour 1981-1985, on ne parle pas de ruptures.

- On assiste dans la période qui nous intéresse – dans les romans – à un passage de la collectivité à l'individualité : « Mais la lutte collective a cédé la place à une lutte individuelle, à l'expérience personnelle [...]. » (VII, p. XXIV) Un même type de passage du collectif à l'individuel avait été noté pour la période 1960-1969 : « Le passage de la collectivité à l'individualité est surtout frappante dans la thématique. La majorité des romans présentent des individus qui ont maille à partir avec une collectivité, et leur action se résume à contester l'emprise que les diverses institutions sociales exercent sur eux. Au cours des ruptures qui s'ensuivent, il n'est plus possible de partager la même symbolique, et c'est en grande partie grâce à ce combat pour la transmutation des valeurs que se structure le récit. » (IV, p. XIX)

Le mot « contemporain » n'est jamais utilisé, sauf dans deux références de deux époques différentes :

- « Cette prise de position des femmes se traduit aussi dans la forme du discours qu'elles tiennent. Les récits sont souvent fragmentés, pluriels, multiformes, constitués de multiples voix qui se répondent et qui déroutent parfois le lecteur. L'hermétisme est très pratiqué, que favorise la complexité de l'écriture à la première personne trahissant "les remontées en apparence inconscientes du narrateur qui s'égare dans les méandres labyrinthiques de la mémoire et instaure une confrontation incessante du rêve et de la réalité" (Gilles Dorion, "De quelques orientations du roman québécois contemporain", *Voix d'un peuple, voies d'une autonomie*, p. 101). » (VI, p. XXI)

- « Mais la lutte collective a cédé la place à une lutte individuelle, à l'expérience personnelle, comme le souligne avec à-propos Lori Saint-Martin. François Gallays a déjà noté, comme elle qui parle non plus de postféminisme mais de métaféminisme, ce changement notoire quand il écrit : "Le roman de demain se détournera aussi du féminisme militant, du moins dans sa forme primitive. En ce moment, il se nuance et explore des modes de vie plus restreints, marginaux. Chose qui me paraît certaine, il ne pourra pas prétendre s'exprimer au nom de toutes les femmes" (Archives des lettres canadiennes, tome VIII : le Roman contemporain au Québec (1960-1985, [Montréal], Fides, [1992], p. [485]-500 p. [v. p.485]). Le critique semble remarquer, de plus, que les œuvres écrites par des femmes au début des années 1980 ne sont plus des œuvres à thèse mais des œuvres davantage axées sur la réalité des femmes du Québec. » (XXIV-XXV)

Sinon, tout porte à croire qu'on ne s'intéresse pas à la question, qu'il ne semble pas nécessaire de définir l'époque étudiée. Pourtant, le tome VII paraît en 2003, il me semble qu'on aurait dû au moins y faire référence...

Si on essaie de saisir ce qui a mené au contemporain, on est frappé (moi, en tous cas) par l'importance immense des écritures féminines. D'ailleurs, l'intro du tome VI se termine là-dessus :

« À la lecture de l'ensemble des œuvres, on est frappé par le fait que deux grands courants traversent la période [1976-1980], le nationalisme et le féminisme, et influencent profondément la production littéraire du Québec. Le nationalisme trouve ses partisans et adversaires surtout dans l'essai qui, cependant, ne se cantonne pas à ce domaine, mais, au contraire, développe, d'une façon presque pléthorique, les études proprement littéraires. Les adeptes du féminisme, de leur côté, investissent tous les genres, et leur parole, aux accents variés, leur confère une richesse incontestable tout en suscitant la réflexion, l'engagement et les débats. L'affirmation et la reconnaissance de la femme constituent un des acquis les plus précieux de la littérature québécoise de l'époque. » (VI, p. XXXVIII)

Même si le roman occupe la majeure partie de l'intro du tome VII (9 pages, contre 4 pour le récit bref, 4 pour la poésie, 6 pour le théâtre et 7 pour l'essai et la prose d'idée), il me semble qu'on en parle moins que des autres genres. Peut-être s'attarde-t-on plus à des descriptions qu'à des

analyses, mais encore, ce n'est peut-être qu'une impression. Néanmoins, on peut noter les points suivants, qui sont spécifiques à la période qui nous intéresse :

- Essor du roman historique et des grandes sagas, les livres les plus populaires sont souvent des œuvres imposantes en ce qui concerne le nombre de pages. (VII, p. XX)
- Narration postmoderne (le mot est utilisé, sans être défini vraiment) : hybridation, œuvres protéiformes, multiples voix narratives, mélange des genres, réflexion sur l'écriture et pratiques intertextuelles (VII, p. XXVI-XXVII).
- Explosion du récit bref, création de revues et de maisons d'édition consacrées à la nouvelle. (VII, p. XXVII-XXVIII)
- L'écriture migrante amène à redéfinir ce qu'est, maintenant, la littérature québécoise :
 - « À l'inverse, il faut remarquer que des poètes migrants qui ont choisi le Québec commencent à développer une prise de parole qui questionne à la fois le sens même de leur exil [...], ou la problématique identitaire québécoise, mais surtout celle qui les concerne au premier chef. Que ces poètes viennent d'Haïti, d'Égypte ou d'Italie, les questions restent les mêmes et les réponses aussi flottantes que provisoires : Jean Jonassaint, Serge Legagneur, Anthony Phelps ou Fulvio Caccia ont ouvert la voie à une remise en question de l'identité québécoise qui ne touche plus uniquement ceux et celles qui ont émigré au Québec, mais aussi les Québécois et les Québécoises qui sont appelés à prendre conscience de leur relation identitaire avec les nouveaux arrivants. Cette littérature migrante, comme certains la désignent, regroupe aussi bien ceux qui écrivent de la poésie que du roman, du théâtre ou de l'essai. Peu importe la manière de désigner cette littérature, ce qui ressort avec force de quelques recueils, c'est la mise en place d'un discours qui ébranle les fondements mêmes de la poésie québécoise, voire de la littérature. En effet, qui pourra-t-on dorénavant désigner par "poète québécois" et qu'appellera-t-on "poésie québécoise" ? La question demeure et ne trouvera peut-être jamais une réponse satisfaisante aux yeux de diverses communautés qui composent dorénavant la population du Québec. » (VII, p. XXXIV)

Peut-être est-ce parce que leur mission est davantage de rendre compte de ce qui se passe que d'en traiter de façon critique, mais il me semble que les auteurs de l'intro du DOLQ sont plutôt frileux et n'osent pas se compromettre en affirmant certaines choses. On le remarque à la fin de l'extrait précédent, lorsqu'ils disent que peut-être cette question ne trouvera pas de réponse, aussi lorsqu'ils modulent le concept d'écriture migrante en ajoutant « comme certains la désignent ». On le remarque encore plus fort lorsqu'ils concluent sur l'essai :

« Que conclure sur le genre – répétons-le – protéiforme, multiple, pluriel, divers, diversifié, de l'«essai», sinon qu'il témoigne d'une effervescence remarquable, signe évident du développement de la pensée critique au Québec depuis la Révolution tranquille, nous ne le répéterons pas assez. Cette pensée est-elle plus sûre d'elle-même ? Manifeste-t-elle plus de profondeur et d'acuité ? Nous soutenons que oui mais nous laissons au lecteur le soin de le confirmer. » (VII, p. XLVII)

Il me semble, si je veux pseudo-conclure, que la période contemporain (du moins son début) n'est pas balisée par des événements aussi importants que les périodes précédentes, comme la Crise d'octobre 1970. Il n'en reste pas moins que, tout hasard que ce soit, le Référendum sur la souveraineté s'est tenu en 1980, et que la défaite du oui a probablement tout autant marqué l'imaginaire de la période. Je sais qu'en théâtre il est récurrent de parler de cet événement comme le début de la période contemporaine. Les auteurs du DOLQ ne se prononcent pas là-dessus, pas vraiment, mais ça pourrait être une piste (voire cette citation sur le théâtre : « La même hybridation se manifeste aussi sur le plan thématique qui se détache de l'espace politique québécois pour entrer en osmose avec des préoccupations plus universelles. La thématique identitaire demeure centrale, mais elle va d'une recherche d'un pays à une quête individuelle des contours de l'être, passant du collectif au privé. Elle se manifeste aussi dans cette figure si récurrente de l'artiste, substitut métonymique et métaphorique des traits culturels spécifiques à découvrir et à affirmer. L'espace intime est privilégié : les frontières floues de l'être, un "je" qui se fragmente, la vérité équivoque, le sens de la vie, les valeurs, les problèmes personnels, les relations affectives, les rapports de force, les liens familiaux, Éros – l'homosexualité particulièrement – et Thanatos. » (VII, p. XXXVIII))

Sinon, il n'y a aucune volonté dans le DOLQ de cerner le contemporain, on ne fait que rendre compte de la production d'une période de cinq ans.

ANNEXE 2

Notes pour une synthèse : Histoire du Québec contemporain, Tome II, « Troisième partie : Sous le signe de la Révolution tranquille. De 1960 à nos jours »

****Construction du contemporain dans le discours critique****

D'entrée de jeu, il est intéressant de constater que les auteurs ne font pas nécessairement achever la période dont ils traitent dans cette partie (plus ou moins de 1960 à 1989), mais ils relèvent un point de rupture en 1980 pour différentes raisons que j'exposerai sous peu. Cette rupture laisse penser qu'une nouvelle période commence en 1980, période plus ou moins bien cernée par l'ouvrage en question, probablement en raison du peu de recul (nouvelle édition révisée qui paraît en 1989).

Donc, on mentionne un point de rupture. À plus forte raison encore, 1980 est présenté, en introduction, comme la marque de la fin d'une époque :

« La première moitié des années 1980 marque ainsi la fin d'une époque, caractérisée par la Révolution tranquille et ses "acquis" : le nationalisme économique et politique, le réformisme social, l'État interventionniste et la société de l'opulence. Tour à tour, certaines des têtes d'affiche de la période disparaissent. En 1984, Pierre Elliott Trudeau démissionne et le Parti libéral, au pouvoir à Ottawa depuis une vingtaine d'années (sauf pour un bref épisode en 1979-1980), doit céder la place au Parti conservateur. L'année suivante, c'est au tour de René Lévesque de quitter son poste après avoir dirigé le Parti québécois depuis sa fondation ; peu après son parti est défait par les libéraux de Robert Bourassa. Enfin, en 1986, Jean Drapeau, maire de Montréal sans interruption depuis 1960 et qui a orchestré certains des grands projets de la période, tire lui aussi sa révérence. Le décès de René Lévesque, en 1987, et l'émotion populaire qu'il provoque accentuent cette impression de fin d'époque. » (431-432)

Au niveau économique, la crise de 1981-1982 marque aussi un point de rupture :

« La dépression de 1981-1982 marque ainsi un point de rupture fondamentale. Elle signale la fin d'une époque et l'amorce d'une révision des stratégies de la Révolution tranquille. La nouvelle bourgeoisie francophone, renforcée par deux décennies d'appui de l'État, se sent en mesure de voler de ses propres ailes. » (475-476)

Le vocabulaire employé par les auteurs est sans équivoque : pour plusieurs raisons, 1980 annonce une nouvelle ère. Par exemple, en rafale :

- « À la charnière des années 1980, on remarque une nouvelle tendance » (568, sur le travail à temps partiel) ;

- « Le vent tourne cependant à l'orée des années 1980. » (592, concernant la diversité ethnique) ;
- « Au début des années 1980, le mouvement féministe, tant réformiste que radical, entre dans une période de recul et de remise en question. » (616) ;
- « Au cours des années 1980, l'État-providence est remis en question. » (647) ;
- « Au cours des années 1980, l'intervention de l'État est vue de moins en moins comme une solution et de plus en plus comme un problème. » (700) ;
- etc.

Ce qui est (fort) intéressant, c'est qu'on n'attribue pas ces changements à la défaite du oui au référendum de 1980 sur la souveraineté du Québec. Il est question de ce référendum – évidemment –, mais on n'insiste pas sur son rôle comme on le fait ailleurs. Ce qui est davantage symptomatique du début d'une nouvelle période, c'est plutôt la crise économique de 1981-1982, les remises en question du rôle de l'État, de l'État-providence, etc. Les auteurs parlent de rupture idéologique au début des années 1980 :

« Le début des années 1980 semble marquer, au point de vue idéologique, une certaine rupture. Les grands thèmes qui ont passionné tant de groupes et de militants au cours des deux décennies précédentes, et suscité des débats si animés, paraissent s'épuiser. Le nationalisme québécois a du mal à se remettre de la morosité où l'a plongé la victoire du non au référendum. La confiance que le réformisme néo-libéral ou social-démocrate a mise dans l'État se refroidit. La gauche se tait. Le féminisme est en crise et arrive difficilement à mobiliser les jeunes. Le climat, parmi les militants de naguère, est à la désillusion, et d'aucuns parlent même de “la fin des idéologies”. Cette évolution se produit dans la plupart des sociétés occidentales. Elle tient à divers facteurs, parmi lesquels la récession économique de 1981-1982 et le vieillissement de génération du baby boom jouent sans doute un rôle important. » (687)

** Le référendum n'est donc qu'un facteur parmi d'autres, et aussi il n'est pas le plus important dans l'instigation des changements. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'on ramène cette rupture à toutes les sociétés occidentales : le cas n'est pas particulier au Québec. L'ère contemporaine débute plus ou moins en 1980, selon la société, et pour différentes raisons, mais dont certaines sont globales, mondialisation oblige : la dépression économique de 1981-1982, le vieillissement de la population, la dénatalité, etc. Tout cela me semble fort intéressant. On ne parle peut-être pas de littérature, mais un changement sociétal ne peut pas être sans influence sur la production littéraire de cette société.

Lorsqu'il est question de littérature, à tout le moins de culture, les époques qui précèdent celle qui nous intéresse sont bien cernées. On la fait débiter en 1960, avec des changements « spectaculaires et extrêmement rapides. » (769) Par la suite, les auteurs identifient deux mouvements : « Le premier correspond en gros aux années 1960, qui sont une phase intense de rattrapage, de mise en place et de transformation : un nouveau public émerge, l'État fait son entrée dans le secteur, l'amélioration des infrastructures se met en marche. Puis ce climat de

réforme et d'innovation fait place, à partir de 1970 environ, à une phase marquée surtout par la consolidation et la croissance de ce qui a pris forme au cours de la décennie précédente. » (769)

Bien sûr, il est question du désengagement des artistes après 1970.

Aussi, de l'âge d'or de la littérature dans les années 1960 (on ne parle peut-être pas explicitement d'âge d'or, mais c'est tout comme : « En somme, à aucune autre époque peut-être la littérature et les écrivains n'auront occupé une position aussi centrale dans le vie culturelle du Québec ni n'auront joui d'un tel rayonnement. » (780))

À noter : le roman devient le genre majeur au milieu des années 1970, détrônant ainsi la poésie.

ANNEXE III

Observatoire de la culture et des communications du Québec, État des lieux du livre et des bibliothèques, Institut de la statistique du Québec (Gouvernement du Québec), Québec, 2004.

Lecture de *l'État des lieux du livre et des bibliothèques*, document publié par l'Observatoire de la culture et des communications (Institut de la statistique du Québec) [Pierre-Luc Landry].

Documents à consulter :

* Tout d'abord, on peut consulter le document au complet sur le site web de l'Institut. Chaque partie est disponible pour être téléchargée sur la page qui présente la table des matières de l'ouvrage. Cliquer sur le lien suivant :

http://www.stat.gouv.qc.ca/observatoire/publicat_obs/etat_livre.htm#pdf .

* Par la suite, j'en ai extrait la substantifique moelle. On peut consulter les citations intéressantes ici.

* Sinon, une synthèse viendra lorsque j'aurai compilé assez de données sur le sujet. Il faut rester à l'affût, je m'intéresserai prochainement à d'autres ouvrages. À venir...

« Avant-propos » (3)

Moment charnière (projeté) en 2004-2005 :

« L'État des lieux du livre et des bibliothèques paraît à un moment bien particulier de la vie culturelle québécoise. En effet, il semble bien que cet automne puisse être le dernier d'une période où les façons de faire avaient acquis une certaine stabilité dans le monde du livre. Plusieurs éléments sont susceptibles de modifier, dans un proche avenir, les stratégies de tous les acteurs des domaines du livre et des bibliothèques : l'ouverture au printemps 2005 de l'édifice de diffusion de la Bibliothèque nationale du Québec, la mise en application du Plan d'action pour l'amélioration des conditions socioéconomiques des artistes, l'évaluation de plusieurs organismes gouvernementaux dans le secteur culturel annoncée par le gouvernement québécois l'été dernier, un certain constat de stagnation dans la chaîne commerciale du livre et, enfin, la reprise des négociations sur le commerce mondial et leurs effets probables sur la diversité culturelle. Dans ce contexte, l'État des lieux du livre et des bibliothèques se présente donc comme un bilan. » (3)

« Introduction » (15)

Rôle important du Conseil des arts et des lettres :

« Au chapitre 4, Gaëtan Hardy trace le bilan de l'aide financière versée aux écrivains québécois depuis 1994 par le Conseil des arts et des lettres du Québec. On y constate le rôle important qu'a

joué le Conseil en soutenant de jeunes écrivains, surtout de jeunes écrivaines, et en appuyant des projets de romans et de récits. » (16)

Inertie 1994-2002 :

« Il ressort de cette analyse que l'édition québécoise se caractérise par une évolution très rapide entre 1972 et 1994, suivie d'une période de stagnation qui s'étend de 1994 à 2002. Cette inertie serait surtout attribuable à la diminution de l'activité éditoriale des gouvernements et des établissements d'enseignement. » (16) [Voir chapitre 6 pour de plus amples renseignements.]

« Partie 1 : Les écrivains » (19)

« Chapitre 1 : Écrire ne fait pas vivre » (Benoit Allaire) (21)

« Chapitre 2 : Portrait sociodémographique et production des écrivains » (Marcel Fournier et Guy Gauthier) (27)

Combien d'écrivains au Québec ? :

« Ils sont au Québec, selon diverses estimations, un peu plus d'un millier (1 040)*, et ils ont publié en carrière plus de 13 000 ouvrages originaux, ce qui représente plus d'une douzaine (12,7) de livres par auteur. [* « Au départ, il faut savoir que la liste des répondants a été constituée par la fusion de cinq listes provenant de cinq sources différentes pour un grand total d'environ 1 240 écrivains. Une première opération d'élimination des doublons et des cas inadmissibles a réduit la population à 1 158 écrivains. Au cours du prétest et de la collecte, 62 autres cas se sont avérés inadmissibles, ce qui a réduit la population à 1 096. Au moment de la pondération, nous avons donc tenu compte de la probabilité qu'il y ait des cas inadmissibles parmi les répondants que nous n'avons pu joindre, ce qui réduit le nombre d'écrivains à 1 040. »]

» (27)

Qui sont les écrivains québécois ?

Âge :

« Il n'y a, dans la population étudiée, aucun écrivain de moins de 25 ans. Nous avons divisé les écrivains en quatre groupes d'âge. Le premier groupe est celui que l'on peut appeler la génération des "jeunes" écrivains et qui ont entre 25 et 44 ans : ils représentent le quart (24,0 %) des écrivains interrogés. Ils sont nés au milieu des années 1960 et, au moment où ils ont eu 20 ans, ils ont connu le deuxième référendum sur la "question nationale". Le deuxième groupe est celui des écrivains qui ont entre 45 et 54 ans. Née après la dernière guerre, cette génération est celle des baby boomers qui, dans la vingtaine, ont vécu une période de grande effervescence politique avec l'élection du Parti québécois en 1976. Ce groupe représente un peu moins du tiers (30,5 %) des écrivains. Le troisième groupe (27,9 %) est aussi nombreux que le précédent. C'est la cohorte des écrivains dont l'âge varie entre 55 et 64 ans. Ils sont nés dans la période de l'entre-deux-guerres et, à l'âge de 20 ans, ils ont vécu la grande période de réforme de la Révolution tranquille. Enfin, la dernière cohorte comprend les écrivains plus âgés, qui ont 65 ans et plus. Ils ont souvent

entrepris leur carrière d'écrivain dans les années suivant la Seconde Guerre mondiale ou au milieu des années 1950, à un moment où la société québécoise sortait de la "grande noirceur" pour se moderniser. Ils représentent 17,6 % des écrivains. » (30)

Vieillesse de la population :

« En 1986, la moyenne d'âge des auteurs était d'environ 41 ans. Nous l'estimons aujourd'hui à 53 ans. » (30)

Âge et sexe :

« Jusqu'aux années 1970, une minorité d'écrivains était des femmes : environ 20 % des écrivains nés après 1920 et qui font l'objet d'une notice biographique dans le Dictionnaire pratique des auteurs québécois en 1976 sont de sexe féminin. Dix ans plus tard, en 1986, la situation a déjà changé : 37,2 % des auteurs sont des femmes. Depuis, la proportions des femmes est demeurée sensiblement la même. Les hommes sont majoritaires, mais la présence des femmes apparaît un peu plus marquée : elles représentent un peu moins de 40 % (tableau 2.1). Il s'agit d'une tendance qui ne peut que s'accroître au cours des prochaines années, puisque, chez les 25-44 ans et les 45-54 ans, cette proportion est plus élevée, respectivement de 41,0 % et de 44,2 %. Ce n'était pas le cas il y a 16 ans. À cette époque, la proportion d'hommes et de femmes ne variait pas en fonction des différents groupes d'âge. » (30-31)

Âge et région de résidence :

« Plus de la moitié (50,5 %) des écrivains vivent dans l'île de Montréal et cette tendance est encore plus forte chez les "jeunes" écrivains de 25-44 ans. Ce qui peut étonner, c'est la proportion relativement plus faible d'écrivains de ce groupe d'âge qui habitent dans la région de Québec. On y trouve par ailleurs près de 20 % des écrivains âgés de plus de 65 ans. La région de la périphérie de Montréal connaît une situation tout à fait opposée : on y trouve seulement 6,5 % des écrivains âgés et 18,9 % des écrivains jeunes. Pour ce qui est de l'ensemble des autres régions du Québec, elles sont la même importance dans chacune des strates d'âge (tableau 2.3). » (31)

Région de résidence :

« L'île de Montréal représente le cœur de la ville intellectuelle et littéraire québécoise : on y trouve plus de 50 % des écrivains. Si l'on ajoute à ce pourcentage celui des écrivains qui habitent dans la périphérie de Montréal (16,7 %), on trouve dans la grande région métropolitaine et dans sa périphérie plus des deux tiers des écrivains. Viennent ensuite les autres régions (20 %) et la grande région de Québec (12 %). En 1986, c'est 74 % des écrivains qui résidaient dans la grande région de Montréal. C'est donc dire que la population des écrivains est aujourd'hui un peu plus "dispersée" dans l'ensemble du territoire québécois (tableau 2.9). » (34)

Professionnalisation du métier :

« Métier de culture par excellence, l'écriture exige habituellement une formation scolaire avancée, qui correspond de plus en plus, dans nos sociétés contemporaines, à une formation universitaire. Cette nouvelle exigence traduit, surtout si la formation exigée appartient au domaine des lettres, un mouvement de professionnalisation de l'activité littéraire. La

professionnalisation ne signifie pas seulement l'existence d'une association ou d'un groupe professionnel, mais aussi la formulation de conditions d'accès et d'exercice de la profession. L'une des conditions est aujourd'hui la formation universitaire, idéalement en lettres. » (35)

Diplômes en lettres :

« La grande majorité des écrivains (70,2 %) ont une formation en lettres et, chez la plupart d'entre eux, il s'agit d'un diplôme universitaire, et presque tous (81,0 %) ont obtenu ce diplôme au Québec. Les diplômés en droit, en science, en médecine ou même en sciences sociales sont peu nombreux parmi les écrivains : moins du quart des écrivains (19,1 %) ont un diplôme universitaire qui n'appartient pas au domaine des lettres. » (36)

Catégories éditoriales :

« Chez les écrivains actifs depuis les trois dernières années, les quatre catégories éditoriales ou genres les plus importants et qui caractérisent le mieux selon eux leur production sont : d'abord le roman (33,1 %), suivi de la poésie (21,0 %), puis de l'essai (12,5 %) et de la littérature jeunesse (12,2 %). » (42)

« Lorsque nous prenons en compte les différentes catégories éditoriales une à une, et que nous calculons, pour chacune, le nombre d'écrivains qui la pratiquent, nous obtenons un palmarès qui n'est pas très différent du premier, le roman demeure la catégorie la plus importante avec plus de la moitié (55 %) des écrivains. Viennent ensuite la poésie (42 %) et l'essai (41 %). Par contre, les nouvelles, qui s'apparent au roman et qui semblent attirer peu d'écrivains, tout comme le récit, sont, en pratique, presque aussi importants que la poésie ou l'essai. Les deux genres littéraires auxquels les écrivains se rattachent le moins sont le théâtre (14 %) et les contes (10 %) (tableau 2.23). » (43)

Production par catégorie éditoriale :

« La production en carrière de l'ensemble des écrivains québécois interrogés s'élève à plus de 13 000 titres ; elle se répartit, selon l'importance relative de chaque catégorie, de la façon suivante : d'abord la poésie (18 %), la littérature jeunesse (18 %), le roman (17 %) et l'essai (15 %). Viennent ensuite les nouvelles avec 10 % des ouvrages édités. Les genres qui sont relativement "mineurs" par l'importance relative de leur volume de production sont le théâtre (4 %), le récit (4 %) et les contes (2 %). » (45)

« Chapitre 3 : Motivation, soutien et notoriété des écrivains » (Marcel Fournier et Guy Gauthier) (51)

« Chapitre 4 : Une décennie d'aide financière versée aux écrivains québécois par le CALQ » (Gaétan Hardy) (79)

Trois périodes dans l'évolution des bourses offertes par le CALQ :

« Nous avons déjà signalé, dans un numéro du bulletin statistique Constats du CALQ, que trois périodes ont caractérisé l'évolution du financement du secteur des arts et des lettres par le

Conseil, depuis sa création. La première correspond aux années de démarrage et comprend les années 1994-1995 et 1995-1996. Ces années ont été marquées par un transfert de responsabilités, du ministère de la Culture et des Communications, concernant la gestion de divers programmes d'aide financière pour le soutien des arts et des lettres. L'aide financière aux écrivains est passée, au cours de cette première période, de 421 900 \$ à près de 640 000 \$.

La seconde période est celle de 1996-1997 à 1998-1999 et elle est ponctuée par l'adoption d'énoncés de politique sectoriels, entre autres la Politique de la lecture et du livre qui comportait des mesures particulières pour soutenir la création et l'écriture. Toutes ces décisions ont entraîné le transfert de nouvelles responsabilités au Conseil et l'augmentation de l'aide financière. L'aide accordée aux écrivains professionnels a crû, au cours de ces années, et elle a atteint plus de 0,9 M \$ en 1998-1999.

La troisième période, de 1999-2000 à 2003-2004, est marquée par une croissance importante des sommes octroyées au Conseil pour améliorer les conditions de création, de production et de diffusion. L'octroi de crédits additionnels non récurrents de 12 M \$ en 1999-2000 et 2000-2001, ainsi que des crédits récurrents de 7 M \$ par année, en 2001-2002 et 2002-2003, et de 6,5 M \$ en 2003-2004, ont contribué à accroître l'aide financière de façon notable. Au cours de cette période, l'aide consentie aux écrivains professionnels a augmenté de 623 700 \$, et elle représente plus de 1,5 M \$ en 2003-2004. La bourse moyenne, qui s'élevait à 8 970 \$ en 1994-1995, est maintenant de 11 116 \$, ce qui équivaut à une hausse annuelle moyenne de 2,6 % de l'aide allouée à chacun des boursiers (2 146 \$ de plus). » (81)

Plus de bourses aux jeunes depuis 10 ans :

« Ce phénomène n'a pas empêché le Conseil d'accueillir plus de jeunes et de faire une place plus importante à la relève. La proportion des boursiers âgés de moins de 35 ans s'est accrue au fil des ans, passant de 10,9 % en 1994-1995 à près de 22 % en 2003-2004, tout en permettant à un nombre plus important de jeunes écrivains d'obtenir aide et reconnaissance pour appuyer l'évolution de leur carrière (tableau 4.7). » (87)

« Partie 2 : Les éditeurs »

« Chapitre 5 : Les éditeurs de livres au Québec » (Benoit Allaire) (97)

Diversification de l'offre :

« Par exemple, on verra qu'au cours de la période de 1993-1994 à 2000-2001, le taux de croissance annuel moyen du nombre de titres édités ou réédités a été de 6,4 %, tandis que celui des revenus provenant de la vente de livres a été notablement plus faible, soit 0,1 %. Ces faits tendent à indiquer que, dans le secteur de l'édition de livres, la diversification de l'offre n'entraîne pas la hausse des revenus. » (96)

Détérioration de la situation des éditeurs depuis 1990 :

« En résumé, nous pouvons dire que la situation des éditeurs, dans l'ensemble, s'est détériorée depuis le milieu des années 1990. Les problèmes apparaissent particulièrement aigus chez les éditeurs de littérature générale et, surtout, chez ceux qui ne sont pas agréés. Les éditeurs scolaires, de leur côté, paraissent avoir élaboré des stratégies efficaces afin de pallier la baisse de revenu qui les a atteints, quoique à un moindre degré que les éditeurs de littérature générale. » (117)

« Chapitre 6 : L'évolution de l'offre de livres québécois, 1971-2002 » (Benoit Allaire) (119)

Hausse rapide du nombre de titre et stagnation :

« En 1972, le nombre de titres de livres déposés était de 1 889, tandis qu'on atteignait 6 000 titres en 2002. Comme l'illustre le tableau 6.1, il s'agit là d'une croissance notable, dont le taux annuel moyen est de 3,9 %. Cette progression n'est toutefois pas constante et, outre les variations annuelles normales, les périodes 1972-1994 et 1994-2002 montrent des rythmes de développement fort différentes (figure 6.1). Ainsi, le taux de croissance annuel moyen de la première période est de 5,4 %, tandis qu'il est de - 0,1 % pour ce qui est de la seconde. Les causes de ce ralentissement marqué ne peuvent être déterminées à partir des seules données de production, mais nous savons déjà que la stagnation des revenus des éditeurs, que nous avons constatée au chapitre précédent, peut expliquer en bonne partie les hésitations de ceux-ci à lancer davantage de nouveaux produits. Par ailleurs, il est possible que le marché ait atteint un certain seuil de maturité et que l'ensemble de la filière du livre ne puisse être en mesure d'absorber plus de nouveautés. » (120-121)

Conclusion de ce chapitre :

« L'édition québécoise de livres a connu une évolution rapide entre 1972 et 2002. Cette évolution se caractérise cependant par deux périodes bien distinctes : celle qui s'étend de 1986 à 1994, pendant laquelle la croissance est rapide, et la période 1994-2002, où l'ensemble de l'édition semble en stagnation. Ce sur-place est cependant attribuable en grande partie à la diminution de l'activité éditoriale des gouvernements et des maisons d'enseignement. De son côté, l'édition commerciale a repris la place qu'elle occupait au début des années 1970 en misant davantage sur les titres littéraires.

Ce retrait partiel des éditeurs non commerciaux s'est accompagné d'une baisse importante du nombre de titres édités dans les grandes catégories d'ouvrages à caractère scientifique ou technique à partir de 1994. Les grandes catégories Langue et littérature et Philosophie, psychologie et religion ont continué de montrer des taux de croissance intéressants, même durant la période 1994-2002.

L'édition québécoise de livres se compare tout à fait à l'édition française en ce qui a trait au nombre et à la diversité des titres quand on tient compte de la population. Toutefois, le nombre d'exemplaires par habitant produits par les éditeurs québécois est beaucoup plus bas que celui de leurs homologues français. Par conséquent, les économies d'échelle dans l'édition québécoise de livres sont peut-être trop faibles pour soutenir une offre aussi diversifiée, ce qui concorde avec les difficultés financières des éditeurs de littérature générale que nous avons décrites au chapitre 5. » (130)

« Partie 3 : La commercialisation »

« Chapitre 7 : La distribution de livres au Québec » (Marc Ménard et Benoit Allaire) (133)

« Chapitre 8 : Les librairies agréées au Québec » (Marc Ménard et Benoit Allaire) (147)

Progression remarquable des librairies agréées :

« Un solide réseau de librairies, offrant un vaste assortiment de titres et présent dans l'ensemble du territoire, est assurément une condition essentielle à la bonne santé du commerce du livre et à celle de toute la filière, y compris les éditeurs et ceux qu'ils représentent, les écrivains. Il est donc rassurant de constater la progression remarquable, depuis 1983, des librairies agréées au Québec. Cette progression a été le reflet, dans les années 1980, de la stimulation suscitée par la loi 51 dans un contexte de forte croissance de la demande de livres. Les ventes de livres ont stagné au cours des années 1990 tant aux particuliers qu'aux établissements. La progression des librairies agréées s'est pourtant poursuivie. » (157)

« Chapitre 9 : Le marché du livre au Québec : un bilan » (Marc Ménard) (160)

Essoufflement puis reprise des ventes :

« Le marché du livre, au Québec, peut être estimé à 660 millions de dollars en 2003, ce qui correspond à environ 87 \$ par habitant. Si elles étaient en croissance notable jusqu'en 1994, les ventes se sont nettement essoufflées depuis. Ce n'est qu'au cours des deux ou trois dernières années que l'on peut constater une reprise solide des ventes de livres. Pourtant, les ventes en 2003 dépassent à peine le niveau atteint en 1994. Dans l'ensemble, le marché du livre au Québec a donc été stagnant au cours de la dernière décennie. » (171)

« Chapitre 10 : Évaluation du marché du livre québécois » (Benoit Allaire) (173)

« Chapitre 11 : Salons du livre au Québec de 1997 à 2002 » (Dominique Jutras) (179)

Croissance, progression :

« Une croissance de 6 % de l'assistance, de 13 % des revenus de billetterie, de 16 % des stands loués et de 28 % des revenus de location des stands, voilà une progression intéressante qui prend sa source dans un effort promotionnel important de la part des organisateurs des salons et d'une sensibilisation accrue du public, marquée par la présence appréciée des auteurs qui viennent de plus en plus présenter leurs livres dans les salons. Tout cela est lié à une solide confiance des éditeurs dans cette activité promotionnelle. » (179)

« Partie 4 : Les bibliothèques »

« Chapitre 12 : La Bibliothèque nationale du Québec » (Manon Beauchemin) (192)

« Chapitre 13 : Les bibliothèques publiques de 1995 à 2001 » (Réjean Savard) (211)

« Chapitre 14 : Les bibliothèques des collèges publics québécois en 2003 » (Marcel Lajeunesse et Daniel Morin) (225)

« Chapitre 15 : Les bibliothèques des universités québécoises de 1983 à 2002 » (Christian Guay) (236)

« Partie 5 : Les lecteurs »

« Chapitre 16 : 20 ans de lecture de livres au Québec » (Rosaire Garon) (247)

La lecture en baisse :

« Rappelons qu'un peu plus de la moitié de la population québécoise lit régulièrement des livres. Cette proportion s'est maintenue au cours de la période de 1979 à 1999, à l'exception de l'épisode de 1994 où elle était plus élevée. Somme toute, la position relative des lecteurs de livres ne s'est pas améliorée dans la population au cours des vingt dernières années et, même, elle aurait régressé de 2 points par rapport à 1979. Une partie des lecteurs occasionnels d'autrefois auraient même basculé dans le clan des non-lecteurs, comme nous l'avons signalé antérieurement. Ceux que nous qualifions de lecteurs fidèles ont également modifié l'intensité de leur lecture en diminuant la quantité de livres lus. Les gros lecteurs, ceux qui lisent 50 livres et plus par année, sont de moins en moins nombreux, alors que grossissent les rangs des petits lecteurs. Ce changement de comportement apparaît en 1989 et il persiste depuis lors. » (247)